

L'encyclopédisme hors d'Europe

Christian Godin

Volume 23, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027402ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027402ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, C. (1996). L'encyclopédisme hors d'Europe. *Philosophiques*, 23(2), 359–369. <https://doi.org/10.7202/027402ar>

L'ENCYCLOPÉDISME HORS D'EUROPE

PAR

CHRISTIAN GODIN

Toute culture produit un ensemble de savoirs qui la définissent et la conditionnent en retour. En Afrique, dans les Amériques d'avant la Conquête, en Asie, en Océanie, il existe des encyclopédies implicites comme il existe des philosophies implicites — vastes groupements de mots, de croyances et de rites. Mais, de même que l'écriture et le Livre sont les conditions nécessaires pour que le savoir se métamorphose en science, de même, sans l'écriture et sans le Livre, il ne saurait exister d'encyclopédie au sens rigoureux du terme. Les deux tendances complémentaires à la systématique et à l'exhaustivité, qui définissent à nos yeux l'encyclopédisme comme pensée de l'encyclopédie réalisée, c'est-à-dire écrite, ne peuvent se déployer dans la seule parole. De plus, il faut que l'encyclopédie soit explicitement travaillée et produite comme telle : les épopées et les mythologies ne sont des encyclopédies que par métaphore ou métonymie, car elles n'attrapent le Tout du réel que par ellipses.

Trois civilisations ont, hors d'Europe, illustré d'éclatante manière l'esprit encyclopédique : l'indienne, la chinoise et l'arabe¹. Que l'on retrouve aussi dans ces trois civilisations une authentique tradition philosophique ne relève pas de la coïncidence : qu'est-ce en effet que l'encyclopédie sinon une façon de faire de la philosophie avec d'autres moyens ?

Trois traits principaux caractérisent ces encyclopédies : a) leur désir de totalité n'est pas seulement avancé abstraitement, mais est concrètement réalisé dans des ouvrages de dimensions parfois colossales ; b) la métaphysique y est partout présente, et même souvent prégnante ; c) le réel et l'imaginaire y sont allègrement mêlés, au point de donner à ces encyclopédies une allure de fables de grandes dimensions. Nous voudrions, dans cet article, évoquer de manière synthétique les spécificités propres à chacun de ces encyclopédismes afin de montrer ce qu'ils peuvent avoir de commun entre eux, et voir en quoi ils se différencient principalement de l'encyclopédisme européen.

1. Nous n'ignorons pas à quelles difficultés insolubles nous confronte ce terme. Dans l'expression de civilisation arabe, nous rangeons des éléments (la Perse en particulier) qui ne sont pas arabes. Seulement, l'expression de « civilisation islamique » n'est pas meilleure — aucune civilisation ne pouvant se réduire à sa dimension religieuse, celle-ci fût-elle prépondérante. Alors, nous employons les mots de « civilisation arabe », faute de mieux.

L'Inde

Nulle civilisation plus et mieux que l'indienne n'eut le génie de la totalité. Tout, dans cette terre foisonnante que les jungles épaisses et les fleuves larges comme la mer figurent pour l'imaginaire, devait prendre la forme de l'encyclopédie : les épopées (*Mahabharata*, *Ramayana*), les traités religieux (*Véda*), les récits mythologiques (*Purana*), les commentaires (*Tantra*) sont des encyclopédies. Les temples mêmes, pleins de tout un monde et un peuple de sculptures, sont des encyclopédies de pierre autant et plus encore que nos cathédrales. Chacune des trois religions indigènes (le brahmanisme, le bouddhisme et le jaïnisme), chaque doctrine philosophique (les six *darshanas*), chaque famille de pensée (comme celle attachée à Abhinavagupta — VIII^e siècle) ont développé leur propre encyclopédie, et de nombreux traits se retrouvent de l'une à l'autre. Les *Véda*, Manou et Bharata (les mythiques auteurs du code des lois et du traité de dramaturgie) ont l'ambition de délivrer un savoir total. L'Inde en effet a cultivé le savoir total, et pas seulement le savoir absolu — ou le savoir de l'absolu. L'absolu conjugue le Tout avec le Rien (c'est le thème récurrent du mysticisme), et la parole s'y achève en ineffable silence. Mais l'encyclopédie ne peut se contenter de cette totalité intensive ; elle veut la totalité extensive des êtres et des choses, des animaux et des dieux. Nulle culture plus que l'indienne n'eut un tel goût pour l'*accumulation*, car ce que nous connaissons sous le nom de principe d'Anaxagore, « Tout est dans tout », lui a toujours paru une évidence. D'où les métaphores interminablement filées dans les épopées, ou les modules reproduits à toutes les échelles dans les temples². Océan sans rivage, univers sans début ni fin, l'encyclopédie indienne a son centre partout et sa circonférence nulle part. Les formes se répondent : le contour de l'œil de la belle amoureuse est un cyprin, la liane se retrouve dans la cambrure de ses reins. Rien n'est plus significatif à cet égard que la comparaison du *Kama Sutra* avec l'*Art d'aimer* d'Ovide. Alors que le poète latin nous délivre un traité somme toute technique, un ensemble de recettes et de conseils, le légendaire auteur du *Kama Sutra* demande à la femme la connaissance de pas moins de soixante-quatre arts qui vont du chant à la sculpture en passant par la chimie et la logique. En Inde, rien n'est jamais ce qu'il est : on ne peut pas dire quelque chose de quelque chose si l'on n'en dit pas tout, et l'on ne dit pas tout de quelque chose si l'on ne dit pas tout du reste. L'univers est dans la goutte d'eau comme la goutte d'eau dans l'univers.

L'Inde a eu ses Aristote et ses Leibniz. Contentons-nous d'évoquer Hemacandra (1089-1172), le grand penseur jaïn, surnommé *Kalikalasarvajna*, « l'omniscient de l'ère de Kali » : comme si Homère, Vaugelas et Larousse s'étaient fondus en un seul homme. L'idée d'un péché de connaissance (le péché originel de la tradition judéo-chrétienne est, ne l'oublions pas, un péché de connaissance) est incompréhensible à l'Indien. Inversement, un Jésus omniscient comme le Bouddha paraîtrait incongru à l'Occidental. Le *sarvakarajna*, cette

2. De même que les branches de certains arbres (le sapin, le peuplier) sont l'image de l'arbre entier, de même, sur les faces et arêtes des *sikharas* (tours curvilignes) de l'Inde du Nord, sont sculptés en plus petit d'autres *sikharas* de forme analogue.

connaissance de toutes formes qui appartient au Bouddha et inspire le *bodhisattva*³, ne se contente pas, comme le *sarvajnata*, de la connaissance abstraite du tout, mais elle englobe chaque singularité. On pourrait traduire *sarvajnata* par savoir global, et *sarvakarajnata* par savoir total. Si le *sarvajnata* n'aboutit pas toujours au *sarvakarajnata*, le *sarvakarajnata* englobe le *sarvajnata*. Il n'y a pas eu en Inde cette séparation, si habituelle en Europe, depuis Héraclite jusqu'à Kierkegaard, en passant par Spinoza, entre la métaphysique et le savoir concret.

Le Vêda a un caractère encyclopédique explicite. Son nom même signifie le savoir. L'ensemble des textes védiques est contenu dans quatre volumineux recueils — le *Rig-Vêda* (stances), le *Yajur-Vêda* (formules liturgiques), le *Sama-Vêda* (mélodies liturgiques) et l'*Atharva-Vêda*. Mais aussi bien il s'agit de l'unique *Vêda* (Savoir) présent sous quatre formes. Les siècles suivants viendront encore grossir le trésor par des traités de commentaires (les *brahmanas*), des commentaires de commentaires (les *upanishads*), si bien que l'écriture indienne présente ce cas absolument unique dans l'histoire de l'humanité de constituer un seul organisme par-delà sa proliférante variété. Pour avoir un équivalent dans la civilisation occidentale, il faudrait imaginer une Bible incluant saint Thomas d'Aquin, Kierkegaard et *La Fin de Satan*. L'Inde, en effet, n'a pas connu cette dépoétisation du langage philosophique et encyclopédique qui, en Europe, est tôt parue comme un gage et une garantie de sérieux philosophique. Au contraire, le verbe poétique a toujours été considéré comme le plus apte à dire le Tout et l'Absolu, puisqu'aussi bien ceux-ci se disent par lui. Une autre caractéristique de l'encyclopédisme indien — trait qu'il a en commun avec la Chine — est son extrême spécialisation. Jusqu'au XX^e siècle, ce genre de démarche fut inconnu en Europe. Il n'est pas en Inde de travail, aussi spécialisé soit-il, qui ne débouche sur une encyclopédie. Le traité de Bharata sur le théâtre, le fameux *Natyasastra*, contient tout ce qui peut concerner le théâtre, depuis le mythe de la descente du drame des cieux sur la terre jusqu'aux diverses architectures en passant par les variétés de danses et les langages des différents caractères. Autre exemple : dès les X^e et XI^e siècles, le besoin se fit sentir en Inde d'exposer l'ensemble des courants philosophiques et religieux : le *Sarvadarshanasangraha* et *Sarvadarshanasiddhanta-sangraha* (*sarva* signifie « tout » en sanskrit) sont des encyclopédies philosophiques comme il n'y en eut pas en Europe avant le XIX^e siècle. Cette multiplicité des encyclopédies spécialisées ne ruine pas l'encyclopédisme de l'ensemble — au contraire. Les mêmes mythes, les mêmes personnages, circulant d'un ouvrage à l'autre, assurent à tous une unité spirituelle analogue à celle que l'on peut trouver, par exemple, dans les différentes églises de la chrétienté, si éloignées soient-elles les unes des autres, et la belle qui se noircit les yeux dans le *Kama Sutra* est censée connaître le traité de Bharata sur le théâtre, lequel consacre un long passage au maquillage des acteurs.

3. K. Venkata Ramanan, *Nagarjuna's Philosophy*, Delhi, 1975, p. 286-287.

La Chine

Six caractères singularisent les encyclopédies chinoises, et les différencient des encyclopédies européennes modernes :

1) Leur énormité. Les encyclopédies chinoises, par leur ampleur, défient l'entendement. Chacune constitue à elle seule une bibliothèque. Sans aucun doute, jamais aucune autre civilisation ne s'est lancée dans de semblables entreprises. En regard des encyclopédies chinoises, les nôtres ou celles des Arabes sont des manières de résumés.

Le Bencao Gangmu — abrégé (!) — de pharmacologie⁴ comprend 52 volumes, recense 1892 drogues différentes, contient 1100 illustrations et 11 000 recettes ;

2) L'existence dominante des encyclopédies spécialisées, à côté des encyclopédies universelles. Nous avons déjà repéré ce trait en Inde, mais en Chine, la synthèse du particulier a été poussée plus loin que partout ailleurs ;

3) Leur fonction pragmatique. Ce sont les examens pour le choix des fonctionnaires qui ont créé une demande et une offre croissantes pour des manuels commodes de toutes les connaissances utiles en vue des épreuves⁵. La plupart des encyclopédies chinoises ont été commandées, suscitées ou même parfois écrites par l'autorité centrale impériale.

La différence est ici particulièrement nette avec l'Europe où l'encyclopédisme s'est travaillé en dehors, voire contre le pouvoir politique. La Chine était un empire gouverné par des lettrés — et l'on peut considérer que le génie de ceux-ci s'est plus et mieux manifesté par des travaux encyclopédiques que par des travaux de recherche et de réflexions originales. L'encyclopédisme chinois est de nature politique.

4) Leur usage systématique de la citation. Les encyclopédies chinoises sont de colossaux centons — ou d'énormes anthologies ;

5) Leur structure classificatoire. E. Balazs, qui parle d'une « propension de l'esprit chinois à la pensée par catégories », rappelle que les encyclopédies s'appellent *leishu* — c'est-à-dire livres de classification — en chinois⁶ ;

6) Leur pauvreté en données strictement scientifiques. Les trois quarts des encyclopédies chinoises sont occupés par la description minutieuse du rituel, des coutumes et des institutions. Dans le *Song huiyao* (1044-1242), les sciences n'occupent que la centième partie du volume total de l'encyclopédie⁷.

Fixons quelques brefs repères dans cette si riche tradition. Ils suffiront à illustrer ces caractères mentionnés.

Li Fang, ministre et conseiller de l'empereur Song Tai Tsong (X^e siècle), fut à l'origine de la première encyclopédie des temps modernes — « l'encyclopédie de l'ère Tai P'ing » (Tai P'ing Yu Lan). Elle est gigantesque : 1000 livres, 55 parties, où sont réunis les fragments de 1650 œuvres diverses, dont la plupart sont maintenant perdues.

4. Li Shi Zhen est son auteur (XVI^e siècle).

5. Cf. E. Balazs, *La bureaucratie céleste*, Gallimard, 1968, p. 60.

6. *Op. cit.*

7. E. Balazs, *op. cit.*, p. 64.

Au siècle suivant est menée à bien une encyclopédie taoïste de 122 volumes, *Yun chi ch'i ch'ien*, « casier de livres aux nuages et 7 bandes de bambous », qui offre un aperçu complet de tous les exercices taoïstes de méditation et de longue vie. L'ampleur du travail va de pair, on le voit, avec la spécialisation de son objet.

L'empereur Cheng Tsu commande et fait réaliser au début du XV^e siècle le plus grand recueil encyclopédique de l'histoire universelle. Seul l'aspect anthologique du « grand recueil de littérature et de loi sacrée » peut en expliquer les proportions.

Commandé aux membres de l'Académie Hanlin, ce gigantesque ouvrage rassemblerait l'ensemble des connaissances dans tous les domaines. En moins de deux ans (1403-1404), une première version était achevée. L'empereur la trouva trop succincte et ordonna à Yao Kuang-hsiao d'en reprendre la rédaction : une équipe de 2100 rédacteurs fut constituée et, en 1408, sixième année du règne Yung-le (nom de règne de Cheng Tsu), le « grand dictionnaire de Yung-le » était achevé. Plus qu'un ouvrage, une bibliothèque entière : plus de 11 000 volumes, de 22 817 chapitres (chacun correspondant à un idéogramme, ceux-ci étant classés par clés). L'arrangement, à la différence des encyclopédies antérieures, n'est pas systématique mais phonétique, en 76 syllabes finales sous lesquelles sont rangées les entrées. Recopiée deux fois au XVI^e siècle, la collection se perdit au fil du temps et ses restes (900 volumes, 2 000 chapitres tout de même) brûlèrent lors de la guerre des Boxers.

Autre encyclopédie chinoise, la « Compilation Impériale des Temps Anciens et Modernes » fut publiée en 1725 à l'instigation de l'empereur Ching Yung Cheng. Abandonnant l'ordre phonétique, ce texte de plus de 850 000 pages est organisé de manière systématique en 6109 unités de traitement. À la même époque, Cao Yin publie le *Qan tang shi* — poésie complète de la dynastie des Tang — en 900 fascicules.

Achevons ce rapide passage en revue par le plus faramineux : le *Sseu K'ou K'iuan chou* (*Siku Quanshu* : « collection complète des quatre bibliothèques »), commandé en 1772 par l'empereur Kien Long (Qianlong) : le travail dura 10 ans (de 1772 à 1782), mobilisa 360 lettrés, 3800 copistes et ne remplit pas moins de 79 582 volumes ! Après que l'entreprise eût été menée à bien, l'empereur demanda que l'on fit une compilation en 200 volumes (!), qui est un dictionnaire des œuvres. Celles-ci sont classées suivant quatre rubriques : King (classiques), Che (histoire), Tseu (philosophie) et Ki (littérature). La contemporanéité de cette colossale entreprise avec l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert ne doit pas nous cacher l'essentiel : l'empereur Qianlong était le Louis XIV chinois, et son règne correspondit à la dernière période glorieuse de l'histoire et de la culture chinoises avant les tragédies des deux siècles suivants. Le projet mégalomane d'une encyclopédie-bibliothèque n'est pas seulement le caprice d'un monarque ivre de grandeur ; il fait *signe* au cœur de la civilisation chinoise — laquelle, à la différence de l'européenne, s'est toujours pensée comme écriture plutôt que comme monument. Le *monumentum*, de l'arc de triomphe romain à Versailles, c'est le souvenir muni d'une forme et d'une matière aptes à résister à la mise en poussière du temps. Les empereurs de la Chine n'ont jamais ajouté leurs édifices à côté de ceux de leurs prédécesseurs : ils commençaient par détruire pour construire. Aujourd'hui encore, l'authenticité d'un

monument ancien (où nous voyons, nous, Européens, sa « vérité ») n'a pas beaucoup d'importance en Chine. Le véritable monument de la Chine, c'est moins la Grande Muraille ou la Cité Interdite que son écriture — indestructible, presque inaltérable. Le *Siku Qianlong*⁸ était le Versailles de Qianlong.

Les Arabes

On pourrait presque dire que toutes les grandes œuvres islamiques médiévales sont des encyclopédies — qu'elles soient générales comme les *Épîtres des Frères de la Pureté*⁹, ou bien particulières comme le *Kitab al-aghani* (Le livre des chants) d'Abul-Faradj al-Isfahani — une véritable encyclopédie littéraire¹⁰. Encyclopédiques également, les énormes commentaires (*tafsir*) du *Coran*. Considéré comme le Livre total par excellence, le *Coran*, comme tous les grands livres sacrés, était à la fois océan et source.

L'encyclopédisme arabe joua un rôle historique considérable en intégrant une bonne partie de la culture grecque et en la transmettant à l'Europe chrétienne. Et de même que Mahomet était le sceau des prophètes, de même la culture arabe se conçut comme l'accomplissement des précédentes, et de la grecque en particulier. Cette ouverture à l'antérieur sinon à l'extérieur est plus marquée en terre d'islam qu'en chrétienté : « En général », écrivent les Frères de la Pureté, « nos frères ne doivent médire d'aucune science, mépriser aucun livre des Sages, haïr aucune croyance, car notre système et notre croyance dépassent toutes les croyances et réunissent toutes les sciences¹¹. » Cela dit, il est notable qu'une part importante de ce travail encyclopédique a été faite dans des milieux marginaux ou par des individualités hétérodoxes. Alors qu'à plusieurs reprises, le pouvoir impérial en Chine suscita et aida des entreprises encyclopédiques, il se trouva à Bagdad un sultan fanatique pour ordonner la destruction d'encyclopédies.

Les Arabes possèdent plusieurs mots qui désignent synthétiquement un grand nombre de disciplines que nos langues ne songent pas à réunir. Ainsi *adab* recouvre-t-il à la fois la littérature, l'histoire, la géographie et même la musicologie. Les titres des ouvrages encyclopédiques sont très souvent métaphoriques — outre les universels *trésor* et *océan*, nous retiendrons ceux de *collier* et de *jardin*. La métaphore du collier (*lqd* en arabe) conjoint l'idée de liaison et l'image du cercle. Comme les perles qu'un fil relie, les parties du savoir sont liées entre elles, et comme dans un collier, la première perle peut aussi être la dernière, le commencement du savoir coïncide avec sa fin. Ibn Abd Rabbih (X^e siècle) a écrit un *Collier* — 25 chapitres portant des

8. Le Japon également connut son encyclopédie avec le *Konjaku monogatari* (XI^e siècle) composé de trente et un livres et relatant le passé de l'Inde, de la Chine et du Japon. Mais l'encyclopédisme n'est pas un trait dominant de la culture japonaise (également étrangère à la *philosophie* proprement dite). Le Japon en effet fut assez peu désireux de la totalité, mais préféra cultiver le tout par le fragment, voire le vide.

9. Rasa'il Ikhwan al-Safâ.

10. A. Bausani, *L'enciclopedia e il mondo arabo-islamico medievale*, in *Rivista critica di storia della filosofia*, Florence, juillet-septembre 1985, p. 138.

11. Cité par Carra de Vaux, *Les penseurs de l'islam*, tome IV, Geuthner, 1984, p. 114.

noms de pierres précieuses et symétriquement ordonnés : 12 gemmes encadrent de part et d'autre une pierre centrale. Il s'agit d'une anthologie traitant des sujets les plus divers. Une autre métaphore traditionnelle dans la civilisation arabe est celle du jardin. L'encyclopédie sera le « jardin des sciences ». De la même façon que le jardin avec ses plantes, son ordonnance, ses fontaines, représente en miniature l'univers entier, de même l'encyclopédie est la mise à plat, par les mots, de cet univers. Une idée centrale, stratégique, fonde le projet encyclopédique islamique — l'idée selon laquelle il existerait une homologie structurale entre la langue, la pensée et la vie. Ainsi le langage serait-il uniment reflet et miroir d'un réel gouverné selon les mêmes lois partout. Cette conception analogiste — représentée par l'école de Bassorah — sera combattue par les « anomalistes », surtout actifs dans le shi'isme, lequel constitue la part ésotérique de l'islam.

En posant l'identité de l'Ange de la Connaissance (l'Intelligence agente) et de l'Ange de la Révélation (l'Esprit saint, l'Ange Gabriel)¹², la pensée islamique fondait la possibilité d'un savoir encyclopédique englobant l'empirie et la métaphysique¹³. De fait, l'encyclopédisme arabe est fondé et structuré par la métaphysique, plus encore que l'encyclopédisme indien — sans parler de l'encyclopédisme chinois.

Dès 830, soit 70 ans à peine après la fondation de Bagdad, le calife Mamun fonde le *Bayt al-hikma* (Maison de la sagesse), à la fois bibliothèque, académie, office de traditions et observatoire. Cette institution originale, sans équivalent dans l'histoire, rassemblait tous les traducteurs de l'époque. L'inspiration alexandrine est évidente — avec cette différence d'un souci accru d'unité.

Tous les grands penseurs arabes, avons-nous dit, ont été des esprits encyclopédiques. Le premier à apparaître historiquement fut Jabir. Jabir (VIII^e siècle) n'est pas seulement le grand nom de l'alchimie arabe. Sa théorie de la Balance est une sorte d'encyclopédie raisonnée qui comprend l'univers dans toutes ses dimensions, sublunaire, astrale et spirituelle. *Balance* veut dire *mesure*. Il s'agit d'établir le rapport qui existe entre le manifesté (le *zâhir*, l'exotérique) et le caché (le *bâtin*, l'ésotérique)¹⁴. Il y a une *Balance* aussi bien pour le monde animal que pour l'Âme du monde. Mais la plus parfaite de toutes, c'est la Balance des lettres. Ainsi se trouve conjurée la menace de la dispersion — par le retour au signe.

Deuxième géant, Al-Kindi (IX^e siècle), l'un des premiers grands philosophes de l'islam, opéra dans son œuvre immense (270 ouvrages lui sont attribués, concernant tous les sujets) l'intégration qu'on pourrait dire horizontale des différents champs du savoir — des mathématiques à la musique, en passant par l'astronomie — et l'intégration « verticale » de la philosophie et de la révélation, entre lesquelles il voit une différence non de nature, comme fera plus tard Averroès, mais de degré. Son syncrétisme lui faisait percevoir chez Aristote et Platon un accord de fond derrière des divergences apparentes.

12. H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard, 1964, p. 19.

13. Identité que la dualité averroïste de la croyance et du savoir brisera : mais la pensée islamique n'est pas averroïste.

14. H. Corbin, *op. cit.*, p. 186.

Razi (IX-X^e siècles) fut un autre esprit encyclopédique. On lui attribue 230 ouvrages traitant de médecine et de philosophie, d'astronomie et de théologie. L'islam a vu surgir une pléiade de philosophes à l'esprit universel — Al Farabi, Avicenne, Nasir Tusi. La légende attribue à Al Farabi la connaissance de soixante-dix langues. Génie conciliateur, génie œcuménique, génie encyclopédique, Al Farabi, partageant le syncrétisme d'Al Kindi, compose un grand traité sur l'Accord entre les doctrines des deux sages, Platon et Aristote, et pense à une « cité parfaite » qui embrasserait l'οἰκονομένη, toute la terre habitée par les hommes. Excellent musicien, Al Farabi écrivit en outre un *Grand livre de la musique*, et les derviches mèvlevi chantent encore de nos jours des compositions qui lui sont attribuées. Khwarizmi (X^e siècle) écrit une vaste encyclopédie intitulée *Les Clés des sciences*, divisée en deux parties — dont la première traite des sciences islamiques (droit, dialectique, grammaire, écriture, prosodie, tradition). Autre grand encyclopédiste, Abul Faradj (X^e siècle), dont le *Kitab al-Agani* (Livre des chansons) commence, comme son titre l'indique, par l'étude de cent poèmes chantés, mais se déploie en une vaste encyclopédie. Et pour justifier son entreprise, Abul Faradj¹⁵ a écrit lui-même qu'« il est dans la nature humaine de passer d'un sujet à un autre, de chercher repos en allant du connu au nouveau », car « l'espèce a plus de prise sur le cœur que ce qui existe ».

Nous arrivons à présent, en suivant l'ordre chronologique, à la plus complète et la plus méthodique des encyclopédies de l'islam ancien ; elle est collective et vit le jour dans les milieux intellectuels de Bassorah (au X^e siècle). C'est l'œuvre d'une société quasi secrète (ses membres taisaient leurs noms), shi'ite réformiste de tendance ismaélienne, soucieuse d'épurer et d'améliorer la loi religieuse (shari'a) grâce à l'utilisation d'autres traditions de pensées. Si l'on en croit les dires d'un voyageur espagnol, les Ikhwân as-Safa¹⁶, les Frères de la Pureté — c'est le nom sous lequel cette confrérie nous est connue¹⁷ — tenaient des réunions où se déroulaient de libres discussions entre musulmans de toutes sectes, orthodoxes, hérétiques juifs, chrétiens et même athées. Dans notre Moyen Âge, il est absolument impossible, même chez un Raymond Lulle, de trouver un tel esprit de tolérance. Les Frères de la Pureté élaborèrent et publièrent anonymement une encyclopédie en 52 volumes, nommée simplement *Épîtres*¹⁸ réunissant des traités scientifiques, philosophiques, religieux et même magiques, embrassant la totalité du savoir de l'époque, par la synthèse des apports des civilisations grecque, indienne et persane¹⁹. Il s'agit véritablement, dans l'Histoire universelle, d'une première. Cela n'empêcha pas les Frères de faire de leur œuvre un puissant moyen de

15. R. Blachère, *Abu L-Faradj' Ali Al-Isfahani*, in *Encyclopædia Universalis*, 1968, tome 1, p. 56.

16. Ou Ihwan al-Safa.

17. Certains arabisants préfèrent traduire par : « les amis fidèles », ou bien par : « les frères sincères ».

18. Rasa'il.

19. Au XII^e siècle, le calife de Bagdad ordonna qu'on brûlât l'encyclopédie des Frères de la Pureté ainsi que l'œuvre d'Avicenne.

propagande politique²⁰. Une autre caractéristique intéressante de cette œuvre est la conciliation qu'elle s'efforce de produire entre la nature ésotérique de son origine et de son idéologie, et la nature exotérique de sa destination. Une « Épître compréhensive²¹ » était présentée — qui était censée proposer une interprétation ésotérique des autres Épîtres, mais celles-ci, sept siècles avant Diderot, furent sans doute le premier ouvrage à vulgariser les techniques et les métiers.

Autre colosse de l'esprit, Avicenne. À l'âge de 10 ans, Ibn Sina (Avicenne, 980-1037) connaissait par cœur tout le Coran ; et quand il eut 17 ans, il avait parcouru le cercle du savoir de son temps. Lorsque la bibliothèque de Boukhara brûla, les gens se consolèrent en pensant qu'Avicenne vivait et qu'elle était contenue tout entière dans son cerveau. Le catalogue des œuvres d'Avicenne comporte environ 500 titres, 456 rédigés en arabe et 23 en persan²². Son *Kitab al-Insaf* (Livre de l'arbitrage équitable), en 20 volumes, détruit lors du sac d'Ispahan (1034), répondait à 28 000 questions. Son *Traité des termes* est un dictionnaire philosophique (l'ouvrage n'aura, pendant des siècles, aucun équivalent en Europe). Sa Somme, intitulée *Al-Shifa* (Livre de la guérison de l'âme), véritable encyclopédie philosophique, comprend quatre parties, elles-mêmes intitulées *sommes (juma)* — la logique, la « philosophie naturelle » (physique), la mathématique et la méta-physique. Avicenne ne fut pas seulement un génial compilateur — il fit ce que très peu d'encyclopédistes furent capables de faire —, il fit avancer la science de son époque. C'est ainsi qu'il fut le premier à décrire correctement certaines parties de l'anatomie²³, ou certaines maladies²⁴, ou encore certaines techniques médicales²⁵, ou encore certains principes physiques²⁶. Une idée sous-tend toute l'œuvre d'Avicenne : l'Un est présent dans le Multiple, qui en émane et y retourne. On comprend pourquoi des penseurs comme Averroès ou Ibn Khaldoun, plus soucieux de différences et de limites, reprocheront à Avicenne de faire l'amalgame entre la philosophie et la religion. Il est significatif qu'al-Farabi, autre encyclopédiste de grande envergure, aura à subir, des mêmes auteurs, des reproches analogues.

Mais, de tous les esprits encyclopédiques que la civilisation islamique suscita, Biruni (XI^e siècle) fut peut-être le plus grand. Il fit partie de l'équipée sanglante de Mahmoud de Ghazni en Inde — première incursion, au-delà de l'Indus, d'une religion qui, cinq siècles plus tard, allait s'y établir définitivement. Mathématicien et astronome, linguiste et géographe, historien et physicien, pharmacologue et poète, le philosophe Biruni reconnu en Inde la parenté secrète qui relie, par-delà les siècles, Pythagore et Platon à la sagesse des Upanishad et au mysticisme soufi. En Occident, aucun penseur, faute de savoir, ne fera

20. S. Pinès, *Une encyclopédie arabe du 10^e siècle — Les Épîtres des Frères de la Pureté*, in *Rivista critica di storia della filosofia*, Florence, juillet-septembre 1985, p. 135.

21. *Al risala al-djami*'a.

22. Sur cet ensemble, 160 livres d'Avicenne nous sont parvenus.

23. Les ventricules et les valvules du cœur, les muscles de l'œil humain.

24. La petite vérole et la rougeole.

25. Sept siècles avant le médecin viennois Leopold Auenbrugger, Avicenne invente la méthode de percussion qui consiste à déceler des maladies internes au moyen de petits coups secs du doigt sur le corps.

26. Le principe d'inertie, six siècles avant Galilée.

montre d'une telle largesse — pas même Raymond Lulle, pas même Nicolas de Cues, pas même Pic de la Mirandole.

Ses contemporains disaient de lui : « Sauf pendant 2 jours de fête chaque année, sa main ne quitte pas la plume, ses yeux ne cessent d'observer ni son esprit de réfléchir. »

Voici maintenant Ibn Arabi. Comme le Prophète qui déclarait « voir dans son dos », Ibn Arabi (XII-XIII^e siècles) se présente comme « un visage sans nuque » — un œil total capable de saisir l'ensemble de l'espace. Il écrivait : « Mon cœur peut prendre toute forme, une prairie pour gazelle, un cloître pour moines chrétiens, un sanctuaire pour les idoles, une Kaa'ba pour les pèlerins, les tables de la Loi et le livre du Coran. » ; 850 ouvrages lui ont été attribués²⁷. Pour reprendre une formule connue, ce qui ne se trouvait pas chez Ibn Arabi ne devait pas exister. M. Chodkiewicz interprète l'encyclopédisme du maître en rapport avec une seconde phase de l'islam — on est au XIII^e siècle —, au cours de laquelle surgissent des divisions dans la société et des menaces extérieures. En intériorisant l'esprit, le soufisme lui conférait une vigueur nouvelle. Les *Futuhat*, le grand œuvre d'Ibn Arabi (*Le livre des conquêtes spirituelles*) comprenant 3000 pages, sont un abrégé de l'œuvre entière. Ibn Arabi les a écrites, selon l'heureuse formule de M. Chodkiewicz, comme Noé a construit son arche ; elles étaient destinées à préserver les trésors culturels de la création, à contenir une paire de chaque chose connue. Les *Futuhat* sont organisées en 6 parties — comme l'univers a été créé en 6 jours — et elles contiennent 114 chapitres — comme le Coran 114 sourates. Ainsi y aurait-il deux encyclopédismes, deux modalités de l'esprit encyclopédique — un encyclopédisme de la conquête et un encyclopédisme de la maintenance.

Zakariya Qazvini (Iran, XIII^e siècle) écrivit une œuvre abondante — qui fut une cosmographie au sens large du terme : *Les monuments et les hommes* et *Les Créatures merveilleuses et les êtres étranges* participent d'un projet totalisant. Les *Sciences précieuses* de Shamsoddin Mohammad Amoli (XIV^e siècle) constituent une encyclopédie qui analyse 125 sciences et retrace leur histoire. C'est l'époque où la grande culture arabe va mourir — mais elle ne le fera pas avant de jeter dans le ciel un dernier soleil : Ibn Khaldoun.

Dans ses *Prolégomènes*, le célèbre Ibn Khaldoun (XIV^e siècle) donne un tableau de l'ensemble des sciences, divisées en deux groupes. Le premier groupe est constitué par les « sciences » religieuses (comprenant le droit, la théologie et la linguistique, puisque celle-ci les présuppose), le second groupe englobe tout le reste avec la tripartition héritée des Grecs — logique-physique-métaphysique — et le grand ensemble des « mathématiques » qui contient la musique et l'astronomie aussi bien que les mathématiques proprement dites. On voit la faiblesse d'une telle classification — à quelque niveau qu'on prenne le terme de science, on ne peut évidemment plus tenir pour des sciences, comme le fait spontanément Ibn Khaldoun, la prestidigitation ou la mystique. On voit aussi en quoi une telle classification est supérieure à

27. Significativement, la vie d'Ibn Arabi se déroula dans la plupart des régions de grande création culturelle arabe, l'Andalousie, le Maghreb, le Proche-Orient.

celle établie plus tard par Tash Kupri Zadeh — qui débitera si bien son arbre qu'il arrivera à un total de 316 sciences, dont certaines comme la préparation de l'encre ne sont que des techniques particulières. Ibn Khaldoun a été également le premier à dégager ce concept totalisant par excellence — celui de civilisation, *umran*. Lui est associé le concept de *açabiyya* — causalité chargée de traduire le devenir²⁸.

Dans le monde musulman plus vaste que ne le fut le monde arabe s'élevèrent quelques esprits encyclopédiques qui, s'ils n'égalent pas leurs glorieux aînés de l'âge d'or de l'islam, ne manquent néanmoins pas de grandeur.

Un certain Nur ud-Din ar-Raniri, originaire du Gujérat, établi en Malaisie, a écrit dans la première moitié du XVII^e siècle une somme intitulée *Bustan us-Salatîn* (titre arabe) ou *Taman radja radja* (titre malais) : *Le jardin des rois*. Sept parties composent l'ouvrage. Après avoir évoqué le monde divin, l'auteur esquisse une histoire de l'humanité avant puis après Mahomet ; puis il regroupe selon des principes moraux toute une série d'anecdotes et termine par un exposé des principales sciences. Au XVII^e siècle encore, un Turc du nom de Katib Çelebi rédigea une bibliographie de 15 000 ouvrages arabes, perses et turcs, précédée d'une introduction encyclopédique.

Ce furent les dernières lueurs. Un crépuscule allait s'étendre inexorablement. En terre d'islam, plus encore qu'en terre chrétienne — car l'islam ignore la laïcité —, la totalisation du savoir dans le projet encyclopédique ne peut être achevée dès lors qu'elle demeure ouverte sur la béance de l'infini métaphysique. Si la gnoséologie doit comprendre, au-delà de la science humaine, laquelle englobe déjà l'encyclopédie « profane » — philosophie comprise —, une science divine qui n'est révélée qu'aux prophètes (c'est le point de vue d'un Al-Kindi), même si l'on postule une harmonie entre les deux sciences, il n'en reste pas moins que la dualité ne peut être entièrement résorbée, qu'une couture demeure dans le tissu du savoir, et qui est la marque même de la transcendance — et dont la culture arabe, ou la culture d'influence arabe, ne put jamais se débarrasser. Or, c'est au moment même où le monde musulman s'enferma dans le formalisme et la répétition que l'Europe s'ouvrit au monde et inaugura un nouveau chapitre de l'histoire universelle. Nous y sommes encore.

La Varenne
France

28. G. Labica, *Politique et religion chez Ibn-Khaldoun*, Alger, 1966, p. 35.

Canadian Journal of Philosophy

Recent and Forthcoming Articles

Scott Soames, "Beyond Singular Propositions?"

Dennis McKerlie, Critical Notice of Larry S. Temkin, *Inequality*

Richard Swinburne, "The Beginning of the Universe and of Time"

John Norton, "Are Thought Experiments Just What You Thought?"

Fred Dretske, "What Good is Consciousness?"

Joseph Heath, "Intergenerational Cooperation and Distributive Justice"

William Seager, "Dretske's Representational Theory of Consciousness"

Supplementary Volumes

A subscription to the *Canadian Journal of Philosophy* includes an annual Supplementary Volume of essays on a topic of current interest, e.g., *Nationalism* (1996), *Meaning, Reference, and Truth* (1997).

Joint CJP/AJP Subscription

The *Canadian Journal of Philosophy* offers a joint subscription with the *Australasian Journal of Philosophy* for \$40 (individual) and \$25 (student). The joint subscription includes four issues of each journal plus the *Canadian Journal's* annual Supplementary Volume.

	CJP SUBSCRIPTION 1997		JOINT CJP/AJP SUBSCRIPTION 1997	
	In Canada*	Outside Canada	In Canada*	Outside Canada
Individual	\$25.00	US\$25.00	\$40.00	US\$40.00
Student	\$15.00	US\$15.00	\$25.00	US\$25.00
Institution	\$50.00	US\$50.00	N/A	N/A

* Canadian orders: add 7% G.S.T.

Send orders to: University of Calgary Press, 2500 University Drive N.W.,
Calgary, Alberta, Canada T2N 1N4 Telephone: (403) 220-7578; Fax: (403) 282-0085